

CMCPsy 8 février 2018 SANS FEU NI LIEU

Danièle Brillaud

Être sans domicile fixe est un statut qui a toujours concerné une part de la population.

Dans mon petit village des Deux-Sèvres, par exemple, une étude sérieuse relate qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle il y avait dans ce village de 2 000 habitants, presque la moitié des gens vivaient sans domicile fixe ; il louaient leur bras à la journée, on les appelait des journaliers, et dormaient chez l'employeur dans la chambre des domestiques, près de l'étable ou de la grange. Travailleurs pauvres, ils avaient néanmoins une place reconnue dans ce village, on leur donnait du travail quand il y en avait, ils étaient de ce village et pas d'un autre, autrement dit ils n'étaient pas tout à fait sans feu ni lieu.

Au contraire, dans le phénomène des SDF à Paris, actuellement, il me semble que l'exclusion de tout lieu est bien plus radicale et pathogène.

L'expression « sans feu ni lieu » a presque toujours été utilisée de façon péjorative ; elle signifie n'avoir ni famille – puisque le sens du mot « lieu », au départ, c'était la famille –, ni foyer ; foyer dans le sens primitif du feu nécessaire pour se chauffer et cuisiner, devenu ensuite synonyme de famille.

Mais l'expression est proche aussi d'une autre expression : « sans foi ni loi », c'est-à-dire sans religion et sans cadre moral, qui vient contaminer l'expression sans feu ni lieu de façon négative.

C'est ainsi que l'on trouve cette expression dans un roman de 1858, de Gustave Aimard, *Les Trappeurs de l'Arkansas* :

« Ces hommes, [...] étaient la plus complète collection de coquins qui se puisse imaginer ; hommes de sac et de corde, sans foi ni loi, sans feu ni lieu, véritables rebuts de la civilisation qui les avait rejetés de son sein [...] »

Je vous donne un autre exemple tiré d'une étude géographique de 1904 de Frédéric Weisgerber *Trois mois de campagne au Maroc*, il s'agit de recrutement pour l'armée, on n'a pu recruter qu'un tiers des effectifs nécessaires, alors, je cite :

« Quand l'ordre de mobiliser arrive, on complète rapidement le chiffre par l'enrôlement, de gré ou de force, de mendiants et de vagabonds sans feu ni lieu, de la lie de la population. »

Cette expression « sans feu ni lieu » nous montre vite quels sentiments suscitent dans la population en général ceux qui s'en trouvent exclus. L'idée de ne pas avoir de famille, de domicile, de feu, apparaît liée de façon surprenante, étrange à l'idée que ces exclus sont en quelque sorte mauvais ; on les soupçonne de ne pas être dans la loi, de ne pas croire dans une religion, autrement dit de ne pas être soumis aux lois en général.

Dans son livre *Histoire de la pauvreté errante*, André Gueslin étudie les sentiments que suscitent ces personnes chez ceux qui ont un foyer et une inscription sociale.

Cela fluctue régulièrement depuis le Moyen Âge entre la compassion, avec l'idée de l'Évangile que le chrétien doit accueillir le pauvre car il est une figure du Christ, et puis l'inverse, le rejet avec l'idée que ce pauvre est coupable de sa situation et qu'il doit être puni et rejeté, mis en prison, condamné, etc.

Le phénomène SDF dans Paris s'est beaucoup amplifié depuis la fin des Trente Glorieuses et apparaît maintenant comme un scandale intolérable dans une société qui est une des plus riches du monde. Mais ce n'est pas mon propos de dénoncer ce scandale. Ce que je voudrais faire aujourd'hui, c'est de vous parler d'un patient que j'ai suivi, qui vit à Paris et qui est SDF, et des conséquences psychologiques que cela a pour lui.

L'étude de ce qu'il énonce peut nous permettre de comprendre ce que c'est qu'un sujet au sens psychanalytique, et aussi d'apprendre à repérer la psychose quand elle n'est pas évidente. Nous pourrions ensuite, j'espère, discuter de ce que nous pourrions faire pour mieux prendre en charge ce type de patient.

Tout d'abord, et contrairement à ce que je fais toujours d'habitude, je ne vais pas le laisser anonyme ; D'habitude, quand je parle d'un patient, je fais très attention à ce que son anonymat soit respecté, que personne ne puisse le reconnaître. Au contraire, avec Lawaly Touré, je vous donne son nom, en vous laissant réfléchir à la question de savoir pourquoi je fais ça.

Je vais vous parler d'un homme SDF, schizophrène, sans papiers, qui erre dans Paris depuis au moins 1996.

Il s'agit d'abord de vous faire entendre le discours de ce patient, que j'ai essayé de noter précisément pour pouvoir réfléchir dessus et en transmettre quelque chose ; il s'agit d'un discours qui peut donner l'impression, dans un premier temps, que ce patient me parle, à moi ; c'est-à-dire qu'il y a une adresse, d'une part, et d'autre part qu'il s'adresse à moi pour me dire quelque chose ; nous avons l'habitude de penser que nous parlons à quelqu'un pour lui dire quelque chose ; avant de passer par l'analyse, nous pouvons avoir l'idée que le langage serait en somme un instrument à notre disposition pour exprimer des idées.

En écoutant M. Lawaly, j'espère vous faire entendre ce qu'est le langage, comment le sujet ne peut *ek-sister* (un « x » à la place d'un « k », plutôt ?) que par rapport à la chaîne signifiante, autrement dit que le langage préexiste au sujet ; que le sujet ne peut penser que parce qu'il y a du langage déjà, mais que cela ne suffit pas : il faut encore que ce langage soit organisé et stable, c'est-à-dire capitonné, je vais revenir tout à l'heure sur ce point.

Je vais donc citer un peu M. Lawaly ; puis je vous donnerai des éléments théoriques, concernant le grand Autre, soit le lieu des signifiants.

La question que pose Lawaly c'est de savoir ce que c'est qu'un sujet, comment avons-nous une identité ? De quoi est-elle faite ? Quel est notre rapport à la pensée et d'abord au langage ?

Éléments biographiques :

J'ai reçu M. Lawaly au CMP de 1996 à 2010 et j'ai eu beaucoup de difficultés à obtenir de lui des éléments de sa biographie, bien qu'il vienne me voir volontiers, qu'il semble avoir confiance en moi, je sais peu de choses de sa vie.

Son père était sénégalais et sa mère était malienne ; mais à la génération d'avant, on trouve des grands-parents maternels maliens, une grand-mère paternelle saoudienne, et un grand-père paternel sénégalais. Au niveau des arrière-grands-parents paternels, ils étaient du Soudan, de l'Arabie Saoudite, du Niger et du Sénégal.

Je précise ces origines diverses, parce que si on demande à M. Lawaly de quel pays il est, il ne sait pas répondre ; à son arrivée en France, il avait un passeport sénégalais, indiquant qu'il était né au Mali.

Donc né au Mali d'une mère malienne et d'un père sénégalais. Ensuite, son père a eu deux autres épouses, toutes les deux françaises, et Lawaly a divers frères et sœurs. Il parle et a fréquenté un peu une demi-sœur de mère guadeloupéenne, et un demi-frère né d'une mère originaire de Lille.

Pendant très longtemps, il ne m'a jamais parlé du fait qu'il a boité de quinze à vingt-cinq ans, alors qu'il a souffert d'une boiterie importante. Il n'en parle jamais, je ne l'ai appris qu'incidemment en lui posant la question de savoir s'il avait eu des interventions chirurgicales, et la réponse n'est pas toujours la même. Il m'a dit une fois qu'à l'âge de quatorze ans, il avait fait une chute d'une grande hauteur ; une autre fois il m'a dit qu'il avait eu un accident de mobylette à quinze ans ; quoi qu'il en soit, il avait eu des fractures graves, et il lui était resté une boiterie ; cet accident l'avait beaucoup perturbé et il avait redoublé.

Quand il est venu en France en 1986, en tant qu'étudiant salarié, il a préparé un BTS de comptabilité puis il a travaillé comme comptable dans une entreprise. Il a été opéré en France de sa boiterie, à l'âge de vingt-cinq ans ; le fémur a été scié ; on lui a mis des broches qu'il a gardées deux ans. Ensuite, il ne boitait plus, mais il lui arrive d'évoquer des douleurs.

Je ne l'ai jamais vu boiter, j'ai toujours vu un beau garçon bien bâti, bien élevé, souriant, aimable, discret, toujours très bien habillé avec beaucoup de goût et élégant, même. Il n'est jamais tombé dans des conduites addictives ni alcool ni autre.

En 1992, il semble qu'il se soit fait renvoyer de l'entreprise où il était employé à la comptabilité, ce renvoi étant lié à une décompensation délirante ; il entendait des voix qui lui disaient « si tu es pédé tu vas de faire tuer » ; il avait construit tout un délire de persécution, où il était beaucoup question de rumeurs, de sciences occultes et de cette accusation d'homosexualité. Les troubles avaient commencé à son domicile et c'était le voisin du dessus qui l'insultait, le traitait de pédé et lui disait de partir.

Du fait de ses troubles psychiatriques, il ne s'est pas occupé de faire renouveler son titre de séjour et s'est retrouvé en situation irrégulière. Il a commencé à manquer son travail sans justificatif, s'est fait renvoyer, n'a donc plus eu d'argent pour payer son loyer.

Son père est mort en 93 ; il l'a évoqué une seule fois : « Quand mon père est mort j'étais en plein délire. »

Il a perdu son logement, et est devenu SDF, sans papiers, délirant dans la rue. Il a été suivi un certain temps vers Meaux, puis il est venu dans le 15<sup>e</sup>, à partir de 96. Après un passage au CPOA, il avait été attribué au secteur 14 pour un suivi de hors secteur comme on dit.

Il acceptait volontiers de prendre un peu de neuroleptiques, ce qui a fait disparaître les hallucinations ; je lui prescrivais un comprimé d'Haldol 5 mg, c'était un traitement pas cher, que l'hôpital voulait bien donner facilement, que le patient supportait bien sans effets secondaires et le délire s'est apaisé.

J'ai vu alors Lawaly très régulièrement pendant quinze ans. Au début, nous avions dans l'équipe une aide-soignante d'un certain âge, figure maternelle, qui était chargée des soins corporels pour les patients psychotiques. C'était une aide précieuse, car elle avait institutionnalisé, au sein du CATTP, une aide personnalisée ; pour Lawaly, il avait la possibilité de laisser une partie de ses sacs dans un placard, il prenait sa douche dans la salle de bains prévue pour cela, il participait à plusieurs activités thérapeutiques, le repas thérapeutique bien sûr, l'atelier pâtisserie, et les sorties culturelles.

Quand il ne pouvait pas être au CATTP, il avait trouvé une association aux Périchaux qui l'accueillait ; Il allait aussi à la Mie de pain, et il se cherchait un hébergement pour la nuit. Il y a eu des périodes où il a pu avoir un hébergement fixe pour trois mois, ce qui le reposait de cette errance et de l'obligation de passer tout son temps à chercher un lit.

Son état de santé aurait justifié une admission en foyer psychiatrique, mais il n'y avait pas droit...

Il y a eu une période où il n'y avait plus d'assistante sociale au CMP ; en attendant son recrutement, je piaffais d'impatience, car je trouvais que c'était vraiment trop bête que ce garçon se retrouve dans cette situation alors qu'il avait un métier, qu'il pouvait travailler et bien gagner sa vie si on lui en donnait l'autorisation, alors que là, il restait sans avoir de possibilité de s'intégrer, sans travail sans rien, et toujours sous la menace d'une expulsion et d'un retour contraint en Afrique. Je ne dis pas au pays, car de pays il n'en avait pas vraiment, ayant rompu tout contact avec sa famille d'origine, elle même éclatée sur plusieurs pays en Afrique.

Pendant cette période, je me souviens que j'ai écrit au CNAV pour connaître le nombre de trimestres cotisés pour sa retraite. J'ai reçu le document, il avait effectivement plusieurs années de bonnes et bien réelles cotisations qui prouvaient qu'il avait résidé en France tout à fait légalement, qu'il avait cotisé et qu'il avait donc des droits. J'espérais ensuite, munie de ce document et de certificat médicaux détaillés expliquant qu'il avait perdu tous ses droits à cause de la maladie mentale, que je pourrais obtenir de la Préfecture une régularisation pour soins.

Ça n'a jamais été le cas. Je ne sais pas ce qui se passait ; je crois que la Préfecture est un endroit impossible à supporter pour un garçon comme Lawaly. Je sais qu'une fois, il m'a dit qu'il n'allait pas y aller car il lui fallait des photos et qu'il n'avait pas d'argent pour payer les photos. Je ne le croyais pas complètement, je sais bien qu'il faut de l'argent pour payer le photomaton, mais je me disais que s'il était motivé, il allait bien trouver un service d'aide aux migrants pour avoir ces photos. Mais, le voyant si démuné, si apeuré par la démarche je lui ai donné les dix euros pour aller faire les photos.

Le résultat c'est que cela a peut-être soulagé un peu ma culpabilité, mais en tout cas, cela n'a strictement rien changé pour Lawaly. Il n'est pas allé à la Préfecture ou bien il n'a pas obtenu ce qu'il demandait. J'avais une quantité de travail énorme dans ce CMP et pas du tout la possibilité de l'accompagner moi-même et en plus à quel titre est-ce que je l'aurais fait ? J'ai donc essayé de me calmer et d'attendre l'arrivée d'une nouvelle assistante sociale.

Dès qu'elle est arrivée, et pendant trois ans, nous avons essayé ensemble l'aider Lawaly à régulariser sa situation. Mais aucune solution n'apparaissait ; contrairement à ce que j'avais cru, le fait que Lawaly soit arrivé légalement en France, qu'il y ait travaillé normalement plusieurs années, qu'il ait cotisé pour sa retraite, qu'il se soit retrouvé en dehors du système juste parce qu'il avait fait un épisode psychotique, tout cela ne suffisait pas à obtenir un retour à une situation normale.

Bien sûr sa situation de sans-papiers ne lui permettait pas un accès aux soins correct ; Impossible de l'inscrire dans un hôpital de jour par exemple, puisqu'il faut la sécurité sociale et le permis de séjour pour en bénéficier.

Parmi les SDF sans-papiers, il y a beaucoup de psychotiques, et bien évidemment c'est une circonstance qui aggrave la psychose, puisque du coup il n'y a plus rien qui vient soutenir le sujet.

En 99, nous avons conclu que la situation était inextricable et qu'il ne serait pas possible de la régulariser ;

Nous lui avons alors conseillé de retourner en Afrique.

Nous avons travaillé avec lui sur l'idée du retour au pays, il a semblé qu'il finissait par accepter, il nous a dit au revoir ; je n'étais pas satisfaite du tout de cette prise en charge, mais l'assistante sociale m'avait convaincue que notre impuissance était totale et définitive et que là, nous ne l'aidions pas à lui faire miroiter que nous allions trouver une solution alors qu'il n'y en avait pas du tout ; nous ne l'avons pas vu pendant deux ans.

Un jour, je l'ai vu revenir dans ce même CMP où je travaillais toujours.

Il n'avait pas voulu, finalement, retourner en Afrique. Mais il n'avait pas non plus osé nous le dire.

Je l'ai donc reçu à nouveau à partir de 2002 et jusqu'en 2010. Sa situation est totalement sans issue, et sa parole se déstructure petit à petit ; il n'a plus d'hallucination parce qu'il prend son Haldol, mais il reste diffluent, hermétique, rationalisant son manque de relation et ses échecs.

Je vais vous lire quelques extraits des notes que j'ai pu prendre pour essayer de comprendre mieux son fonctionnement

Juin 2004

- Oui je suis toujours en centre d'hébergement, à la nuit, hier Nanterre, aujourd'hui aussi, demain on ne sait pas. C'est un accident de ma vie, c'est arrivé comme ça...
- Vous connaissez des gens, maintenant, qui vont dans ces centres ?
- Le 115, chacun y va, il y a des personnes, on se voit, on cause, mais on change... À un certain âge, tout le monde est casé et quand on est recalé... C'est à moi de me prendre en charge. Les problèmes administratifs, c'est un peu complexe je ne m'y retrouve plus. Le Sénégal et la Mauritanie, ce sont des pays que j'ai fait ; si j'avais des moyens je pourrais me remettre, mais il y a le déracinement, sinon ce sont des endroits qui sont aussi bien, il y a un système éducatif aussi, mais on change.

On entend dans cette façon de s'exprimer l'insistance du « on », qui l'anonymise ; il généralise « le 115, chacun y va » ; puis il reprend le « je » et dit « c'est à moi de me prendre en charge ». Il dit « qu'il a fait le Sénégal ou la Mauritanie », comme s'il y était allé en touriste, ce qui fait question : tout se passe comme s'il essayait de s'identifier à un Français, il dit ce qu'un Français pourrait dire, mais en aucun cas il ne parle en son nom, de la position qui devrait être la sienne.

« J'aimerais avoir une certaine autonomie, faire le sport que j'aime, avoir les activités que j'aime. Le fait de réussir, même une petite activité, c'est un effort, il n'y a rien de magique, mais parfois on veut tout simplement savoir... il y a la crainte de vieillir, de se faire piquer ses affaires, de perdre ses droits, ses privilèges ; on aimerait savoir quelle est la nature des formes de croyances... à l'occasion de certaines discussions on pourrait avoir la crainte d'être envoûté, mais ça on n'y pense pas, on essaie d'éviter les pensées comme ça ; avant, oui, j'avais des relations qui m'entraînaient à la philosophie, les Témoins de Jéhovah, pour réfléchir à tout ça...

Quand on arrive à trente-neuf ans, progressivement les copains se sont casés, ont changé d'endroit et moi, il y avait ce problème administratif, vous voyez, des choses comme ça. On m'avait dit au départ qu'il y avait deux possibilités, ou bien d'être dans une entreprise ou bien de me marier pour avoir les papiers. J'ai ni l'un ni l'autre et donc je suis tombé dans la précarité. C'est ça qui me donnait dans la tête des idées d'invasion, des idées de saut à l'élastique... »

À ce moment-là, je lui ai dit : « Je ne comprends pas bien ce que vous venez de dire, vous voulez bien m'expliquer ? »

« Je veux dire faire respecter son engagement dans l'entreprise et trouver un endroit où on peut s'épanouir dans une autre région ; c'est un terme qu'on utilisait dans le monde des affaires. »

Cette réponse, comme vous l'entendez, est complètement incompréhensible, bizarre et donc je vous propose de reprendre l'ensemble de l'extrait que je viens de vous lire pour l'analyser :

« J'aimerais avoir une certaine autonomie, faire le sport que j'aime, avoir les activités que j'aime. Le fait de réussir, même une petite activité, c'est un effort, il n'y a rien de magique, mais parfois on veut tout simplement savoir... »

La première partie de cette phrase a l'air logique, on a le sentiment de bien comprendre Lawaly et son désir d'avoir une petite autonomie, de faire des activités qu'il aimerait, du sport. Mais la fin est bizarre : « parfois on veut tout simplement savoir. » Quel sens donner à cette séquence ? Il y a un sujet un verbe, la syntaxe est correcte, ce qui fait que nous avons le sentiment que cela veut dire quelque chose. Mais quoi ?

Voyons la phrase suivante :

«... Il y a la crainte de vieillir, de se faire piquer ses affaires, de perdre ses droits, ses privilèges ; on aimerait savoir quelle est la nature des formes de croyances... à l'occasion de certaines discussions on pourrait avoir la crainte d'être envoûté, mais ça on n'y pense pas, on essaie d'éviter les pensées comme ça ; avant, oui, j'avais des relations qui m'entraînaient à la philosophie, les Témoins de Jéhovah, pour réfléchir à tout ça... »

L'idée « on aimerait savoir » est répétée ici et cela s'éclaire peut-être un peu ; il nous dit qu'il a peur de se faire piquer ses affaires, ses droits, ses privilèges. Je me demande bien comment il peut encore considérer qu'il a des privilèges. Mais c'est ce qu'il dit, et il a peur qu'on les lui prenne ; il associe ça directement à l'idée des croyances, de l'envoûtement. On peut penser en raison du fait qu'il est passé de l'idée se faire piquer ses affaires à l'idée d'être envoûté, qu'il délire sur le fait que la perte des affaires pourrait être le résultat d'un envoûtement. Il essaie de se retenir de délirer en disant : « mais ça on n'y pense pas, on essaie d'éviter les pensées comme ça. »

Le passage suivant est intéressant, il faut bien l'entendre :

« Quand on arrive à trente-neuf ans, progressivement les copains se sont casés, ont changé d'endroit et moi, il y avait ce problème administratif, vous voyez, des choses comme ça. On m'avait dit au départ qu'il y avait deux possibilités, ou bien d'être dans une entreprise ou bien de me marier pour avoir les papiers. J'ai ni l'un ni l'autre et donc je suis tombé dans la précarité. C'est ça qui me donnait dans la tête des idées d'invasion, des idées de saut à l'élastique... »

Dans la première partie de la phrase, tout va bien si je puis dire, on comprend qu'il avait des copains qui, avec le temps se sont casés, ont déménagé, il a perdu leur trace. Mais ensuite, quand il dit « je suis entré dans la précarité, c'est ça qui me donnait dans la tête des idées d'invasion, des idées de saut à l'élastique », là nous voyons que nous ne comprenons absolument rien à ce que nous raconte cet

homme. Bien sûr, si je vous laisse faire vous allez trouver des significations. Le saut à l'élastique, c'est une activité que les patrons font faire parfois à leurs équipes pour les souder. Est-ce qu'il l'évoque comme une expérience de liberté pour échapper à la précarité ? vous voyez que donner des significations à cette séquence, cela ne va nous mener nulle part ; interpréter les dires de ce patient quand sa parole n'a plus de signification cela voudrait dire délirer à sa place.

Il vaut mieux faire le constat que, effectivement, à ce moment-là il y a un phénomène bizarre qui se passe, et qui nécessite un petit peu de théorie pour le comprendre, théorie linguistique et psychanalytique.

Lorsque nous parlons, nous émettons une chaîne de signifiants que nous pouvons faire figurer sur un schéma comme une rivière qui coulerait dans un sens. Cette rivière, cette chaîne est séparée d'un autre flux en dessous par une barre.

Cet autre flux en dessous de la barre est la signification produite par la chaîne signifiante.

Comment la chaîne des signifiants produit-elle de la signification ?

Alors ça, c'est un point fondamental, pas du tout accessible à l'évidence, et spontanément nous avons tendance à penser exactement le contraire de ce qui se passe réellement. Je m'explique :

Innocemment, nous croyons qu'un mot a une signification, et désigne un objet. Par exemple, si je dis « table », le mot « table » vous évoque la signification de ce meuble ici présent et je peux vous montrer l'objet. Il y aurait donc le signifiant, la signification et l'objet réunis ensemble pour nous permet d'utiliser un langage qui serait un outil à notre disposition bien pratique pour communiquer.

Sauf que ce n'est pas cela du tout, du tout. En fait ce que je viens de vous décrire, cela peut correspondre aux éléments langagiers que l'on peut faire apprendre à son chien, plus difficilement à son chat, et de façon plus riche et plus troublante avec un singe bonobo.

Le langage chez l'être humain ne fonctionne pas ainsi. Pour le dire vite, la signification produite lorsque j'énonce une chaîne signifiante est entièrement produite par le mécanisme de la métaphore.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela signifie qu'un mot n'a pas de sens propre, qu'il est toujours utilisé dans un sens métaphorique. Pour que vous vous rendiez compte de ce que je viens de dire, je vais reprendre cette phrase : « pour que vous vous rendiez compte » ; vous en comprenez facilement la signification, je veux vous donner une explication de ce que j'avance ; Bon. Vous le comprenez, mais comment faites-vous pour le comprendre ?

Je reprends chaque mot de cette phrase pour que vous vous rendiez compte. Le mot « rendre », d'abord. C'est un mot qui peut vouloir dire que j'ai emprunté quelque chose à quelqu'un et que je vais lui rapporter ; ou bien cela peut vouloir dire « vomir ». Le mot « compte », ensuite, signifie des calculs en mathématiques, de la comptabilité, ou avoir un compte en banque. Vous voyez que la signification des mots « rendre » et « compte » ne me donne pas du tout la signification de ma phrase « pour que vous vous rendiez compte » ; cette phrase est entièrement métaphorique, aucun mot n'est utilisé dans un sens propre. La difficulté, justement,



c'est qu'à l'école on nous a bourrés le crane avec l'idée que les mots avaient un sens propre et un sens figuré éventuellement. Mais ça, c'est complètement faux ; les mots sont toujours employés dans un sens métaphorique et cela n'empêche pas de nous comprendre un peu.

Je dis un peu seulement, car en fait, nous sommes toujours dans le malentendu, mais quand même, si nous faisons un effort, nous arrivons à nous comprendre un petit peu.

Qu'est-ce qui fait alors que, malgré le fonctionnement métaphorique en permanence du langage, nous arrivons à nous comprendre un peu ?

Les psychanalystes appellent cela la fonction paternelle, ou bien la métaphore paternelle, ou bien la fonction phallique, ou bien la Loi avec un grand « L ». Cela fait référence au fait que pour pouvoir venir s'inscrire dans le langage et se mettre à exister, un petit enfant doit se soumettre à la Loi.

Par exemple, quand un enfant de quatre ans enquiquine sa mère en disant : « Maman, pourquoi il faut travailler ? – parce qu'il faut gagner sa vie. – Et pourquoi il faut gagner sa vie ? – Parce qu'on a besoin d'argent pour manger. – Et pourquoi il faut manger ? »

La mère, à la fin, dit : « C'est comme ça et puis c'est tout. »

C'est comme ça et puis c'est tout... c'est une affirmation qui rend compte du fait fondamental qu'il y a là une loi qui dépasse l'enfant comme la mère, qui s'impose et qu'il n'y a qu'à s'y plier. C'est comme ça et puis c'est tout.

Quand l'enfant, lui, insiste avec ses questions, il est en train d'attaquer le signifiant, d'attaquer le fonctionnement du langage, qui ne peut être stabilisé que si l'être parlant se soumet à la Loi, se soumet à la castration cela veut dire encore la même chose.

À partir du moment où cette loi est acceptée par le petit sujet, la chaîne signifiante va être d'une certaine manière solidarisée au flux des significations qui se trouvent dessous, de telle sorte qu'un signifiant va renvoyer, pour vous comme pour moi, à la même signification.

J'insiste pour préciser que s'il y a bien au-dessus de la barre une chaîne de signifiants, en dessous il n'y a pas une chaîne de signifiés, mais il y a la production, au fur et à mesure, d'une signification toujours produite par le processus de la métaphore. Et ce schéma est lui-même une métaphore.

Ce fonctionnement du langage permet de comprendre que le sujet ne peut venir à l'existence que s'il se plie à la Loi, en étant représenté par un signifiant pour un autre signifiant ; il vient à l'existence en émergeant de la chaîne signifiante.

On est très loin de l'idée que le langage est un outil à notre disposition, c'est plutôt l'inverse.

Même si ces notions vous paraissent pour le moment absconses, je voudrais que vous les gardiez quand même en tête cinq minutes pour voir ce que cela nous permet de comprendre pour notre Lawaly.

Ainsi, lorsque Lawaly nous dit « Je suis tombé dans la précarité, c'est ça qui me donnait des idées d'invasion et de saut à l'élastique », il faut entendre que le lien qui permettait que la chaîne signifiante renvoie à une signification par la métaphore, ce

lien a lâché et ce que nous constatons c'est que le signifiant part d'un côté et la signification part de l'autre. On peut dire, de façon métaphorique, que ce lien entre la chaîne des signifiants et la production de la signification est comme un capitonnage de matelas, lorsque le matelassier fait un lien entre les deux tissus pour fixer à l'intérieur la laine.

Le lien dont je parle, la fonction paternelle, la fonction phallique, le capitonnage, est un lien qui manque justement dans la psychose ; les psychotiques sont ceux qui ont refusé la Loi, refusé de se plier à l'injonction « c'est comme ça et puis c'est tout » ; si vous y faites attention, vous verrez les paranoïaques, par exemple, exiger tout le temps qu'on emploie le bon mot, qu'on s'exprime correctement, car ce qu'il exigent, au fond, c'est que le langage ne fonctionne pas de façon métaphorique mais qu'un mot renvoie à une seule signification ; ils veulent que le langage soit un outil, qu'il n'y ait pas d'équivoque possible. C'est une demande folle.

Quand cette loi n'est pas présente, un sujet qui avait jusque-là réussi à se maintenir dans un langage métaphorisé, s'il lui arrive à un certain moment de vivre des difficultés particulières, va être soumis à un phénomène terrible et angoissant, je veux dire que, à ce moment-là, ce qu'on appelle la décompensation psychotique se traduit par un décapitonnage de la chaîne.

Et donc la signification échappe ; pour nous qui écoutons, cela va se traduire par le fait que nous ne comprenons plus ce que le patient énonce. Pour lui, cela peut se traduire par l'impression qu'il y a là quelque chose de bizarre, d'énigmatique, qu'il ne comprend pas et qui mérite une interprétation. S'il commence à interpréter cette énigme, il va construire un délire, qui sera une tentative de fixer à nouveau la signification qui est déliquescence. C'est bien pourquoi le délire est une tentative de guérison de la psychose.

Voilà, je ne veux pas en dire plus sur le plan de la théorie, et nous allons revenir écouter Lawaly :

Je l'interroge car il ne parle pas vraiment de façon spontanée, il est toujours aimable, souriant et n'a rien à dire.

– Avez vous des nouvelles de votre famille ?

– Non, je n'ai plus de contact du tout avec la famille ; j'ai pas de moyens, j'aime pas parler de mes problèmes et j'ai plus ou moins perdu les adresses.

– Vous préférez quand même rester en France, finalement ?

– Je sais que c'est pas un avenir de faire les numéros d'urgence ; je me pose la question de ce que c'est que l'avenir ; normalement, l'avenir, c'est un emploi, c'est une autonomie. Le Sénégal, c'est très bien, mais je n'y ai fait que mes études ; la Mauritanie, c'est très bien aussi, il y a le désert, des paysages, des distances à l'horizon, c'est beau à voir ; mais il y avait un problème d'adaptation.

– C'est-à-dire ? C'est difficile de trouver un travail là-bas ?

– Non, c'est pas ça, c'est que quelquefois, on a envie de changer. Le Mali, c'est pareil, c'est bien, mais quelquefois on a envie de changer.

Vous entendez comment Lawaly esquive quand je pose une question directe. Je ne saurai pas quel était le problème d'adaptation qu'il avait au Mali. Ni même s'il y avait un problème de cet ordre à l'époque, ni même le sens qu'il donne à ces mots ; pendant un moment, nous avons l'air de parler ensemble normalement, et là apparaît clairement qu'il n'en est rien. Je ne comprends rien à ce qu'il me dit ; donc je me tais.

« Dans le 77, c'était bien aussi, mais le problème des papiers me coinçait. Je voulais une voiture pour visiter la France, mais j'avais jamais le permis, les papiers. Alors je risque de vieillir sans rien voir... il y a des empêchements qui créent des conflits... le quotidien est un peu morose.

L'Afrique, j'aime beaucoup, le Kenya, l'île Maurice, mais il y a des contextes que je ne veux plus vivre. S'il n'y avait pas eu d'interruption professionnelle, le retour aurait été naturel ; si c'est par une association, ça redevient une sorte d'enfermement hystérique et c'est ça qui n'est pas agréable. »

Là, il y a une information qui me paraît essentielle : s'il n'y avait pas eu d'interruption professionnelle, il aurait pu revenir en Afrique la tête haute. Mais du fait d'avoir perdu pied ici, revenir avec l'aide d'une association c'est trop honteux, c'est « un enfermement hystérique dit-il, et ce n'est pas agréable », on peut dire que c'est sans doute un euphémisme, enfin on entend bien « il y a des contextes que je ne veux plus vivre ». De quoi parle-t-il, au fond, quels sont ces contextes ? Est-ce qu'il veut dire que ses pays d'origine, Mali, Sénégal et Mauritanie l'ont mal traité ? Je ne sais pas du tout.

Vous entendez quand il parle de l'Afrique qu'il évoque le Kenya et l'île Maurice. Ce sont des destinations de rêve pour les touristes riches européens, mais quel rapport avec son histoire à lui ? Qu'est-ce que ça vient faire là ? Je pense ici que ce n'est pas Lawaly qui me parle ; c'est le discours courant, ce que tout le monde peut dire sur l'Afrique à partir des affiches publicitaires du métro ou des agences de tourisme : merveilleuse Afrique, les plages de l'île Maurice, les safaris photo au Kenya, etc. Lawaly, ici, est juste un haut-parleur qui me retransmet le discours courant en usage à Paris maintenant. Cela ne le concerne pas, ce n'est pas lui qui parle. Il est plutôt parlé, le discours de l'AUTRE le traverse et il l'énonce de façon automatique, sans que cet énoncé soit d'aucune façon une énonciation, une parole qu'il assumerait lui-même, qui le concernerait au titre de sujet. Ce trait psychotique d'être traversé par le langage et de restituer le discours courant de façon automatique, c'est quelque chose qui est vraiment important à repérer pour faire le diagnostic de psychose. C'est une façon de se repérer qui est beaucoup plus juste que de parler de troubles du comportement, par exemple, qui ne sont jamais spécifiques d'une structure. Je continue ma lecture ; cela concerne un séjour que Lawaly a pu faire grâce à une association : deux mois à la campagne dans une grande maison avec une vie organisée. Cela a été un grand moment dans sa vie, une pause qu'il a vraiment appréciée, un moment assez long pour qu'il puisse profiter de cette pause où il avait

enfin un toit sur la tête et la possibilité de penser à jouer au foot, à se promener, à vivre au lieu de chercher un lit pour le soir. Voici ce qu'il en dit un an après :

« Les deux mois à la campagne, l'année dernière, c'était formidable ; même avec les femmes ; dans la plupart des cas, il n'y a jamais eu de problème pour moi à la campagne ; les femmes n'auraient pas pu survivre ; je ne parle pas des femmes qui étaient là-bas, je dis à l'époque, quand je m'en sortais avec les problèmes... il y avait des domaines complexes, vous voyez, des choses comme ça.

En ce moment ça va ; j'interprète rien ; au plan administratif, il faut voir comment décanter ça ; il faut trouver une solution, on a fait quelques petites démarches. »

Quand il dit « en ce moment ça va ; j'interprète rien », on a envie de penser qu'il sait qu'il est psychotique et qu'il sait qu'il a eu des délires interprétatifs ; c'est possible, mais de donner une signification précise à cette séquence de mots, c'est cela interpréter ; dire « je pense qu'il a voulu dire ceci », c'est donner une interprétation : c'est-à-dire que nous sommes tout le temps en train d'interpréter.

« Mais ce qui m'avait plongé dans l'inertie, c'est que, vous voyez, quand on a des activités plus ou moins extra, alors après vous voyez...

Avant on travaillait deux ans, on avait la carte de dix ans, et moi, j'ai tout loupé, alors maintenant à mon niveau à l'heure actuelle, comme je l'ai dit c'est réversible. Si je trouve une formation adaptée à mon niveau ; mais il faut que ce soit clair, sinon ça plonge dans l'occultisme où personne ne se retrouve. »

Est ce que vous entendez comment il commence une idée que nous pensons comprendre, il voulait la carte de séjour de dix ans, si on lui permettait de faire une formation il pourrait se réinsérer, mais sinon, il replonge dans l'occultisme. Je ne suis pas sûre que nous devons donner une interprétation ici ; Peut-être qu'il dit ici, encore, que s'il n'obtient pas ce à quoi il aspire, il se met à penser qu'il est envouté, qu'il y a une cause occulte qui l'empêche ? C'est possible ; mais c'est possible aussi que cette phrase soit juste un témoignage que la chaîne s'est décapitonée et qu'elle ne renvoie plus à une signification stable.

Septembre 2004 :

« Pour l'instant les papiers je suis en train de faire de mon mieux... on m'a donné quelques adresses, comment dirais-je, si je n'avais pas eu ces petits accidents, j'allais avoir un travail, m'en sortir, être autonome... c'est comme ça comment dirais-je c'est tout simplement... j'étais arrivé à un moment où je ne comprenais plus rien. Tout me dépassait. »

En 2004, il n'y a pas de délire construit, mais il y a des idées délirantes qu'il a visiblement apprises à masquer, pas de trouble du comportement, dans le sens où il est capable de faire le 115 pour avoir un lit le soir, et de parcourir une certaine aire pour aller des services sociaux aux services médicaux, puis dans les bibliothèques ;

il n'a pas de relation affective. Sa situation de sans-papiers ne lui permet de faire aucun projet et il vit donc au jour le jour. Parfois, il lui arrive encore de dire que lorsque sa situation sera régularisée, il fera une formation pour retravailler ensuite, mais cela est devenu quelque chose de très lointain et flou. Ce sont des ritournelles, et je ne sais pas dans quelle mesure il y croit encore un peu ou non.

Ce patient garde une certaine consistance, qui lui permet d'aller de vestiaire en foyer, de survivre dans la rue et de résister aux projets qu'on peut faire pour lui. De 2004 à 2010, moment où j'ai cessé de le voir, il n'y a rien eu de nouveau, il a continué à vieillir dans la rue, avec quand même, je suppose, de moins en moins d'espoir de s'en sortir un jour.

Pour conclure je voudrais vous demander d'abord si ce cas vous en évoque d'autres, et si vous avez pu trouver des solutions, c'est-à-dire qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? Est-ce que l'impuissance est la règle dans ces problèmes ? Tout ce que j'ai essayé de vous apporter aujourd'hui, c'est un outillage pour repérer la psychose chez un patient SDF qui, au fond, n'a pas de troubles du comportement, pas de délire, pas d'hallucinations.

Et cela me semble important de repérer cette structure psychotique pour ne pas exiger de lui ce que sa structure ne l'autorise pas à donner.

Sinon, si on ne voit pas la psychose, on risque de dire qu'il se fout de nous, qu'il ne dit pas la vérité, qu'il ne fait pas les démarches qu'il a promis de faire, qu'il nous agace et qu'il se débrouille tout seul ! c'est ce risque de développer un contre-transfert négatif qu'il me semble important d'éviter en ayant bien en tête qu'on peut être fou sans que cela soit spectaculaire. La psychose peut être discrète aussi.

Pour finir, je reviendrai sur mon titre « sans feu ni lieu » : c'est qu'il apparaît que le sujet psychotique est d'autant plus fragilisé qu'il a moins de liens avec le lieu où il vit, moins de liens de famille, d'origine, d'histoire, de passé, de racines. Je veux dire qu'un SDF né à Paris, par exemple un jeune homme que ses parents mettent dehors parce qu'ils viennent de s'apercevoir qu'il est gay – je crois que c'est une situation qui n'est pas rare –, il me semble que ce jeune homme, même psychotique, aura un peu plus de ressources que Lawaly.

La place qu'un sujet est autorisé à venir prendre quand il naît, cette place on la lui signifie en lui donnant un nom, on inscrit en même temps la date de sa naissance, son lieu de naissance et son sexe ; ce sont les quatre éléments qui lui font une place. Le nom, la date de naissance, le lieu de naissance et le sexe.

En situation d'exil, le nom souvent a été écorché ou mal prononcé, la date de naissance parfois trafiquée pour des tas de raisons ou bien inconnue, le lieu est lointain et le sujet est déraciné ; il reste le sexe et, justement, c'est sur la question sexuelle que la décompensation avait commencé pour Lawaly qui entendait ses voix le menacer de mort s'il était homosexuel. (« Si tu es pédé on va te tuer. »)

Je crois que j'ai oublié de relever ce « on » qui revient régulièrement dans le discours de Lawaly ; ce « on » me semble signifier qu'il est devenu quelqu'un d'anonyme, qui non seulement n'a plus de place dans la société, mais en plus qui n'est plus personne, juste un on.

Vous comprenez pourquoi, maintenant, ce nom j'ai estimé juste de le lui rendre. Et comme vous êtes nombreux, peut-être que quelqu'un d'autre que moi, ici, va le reconnaître.